

vers la respectabilité dont Benedetta Craveri montre bien les embûches.

Mme du Deffand s'installe alors. Loin du style de la duchesse marqué par le Versailles du Roi-Soleil, comme de la bonhomie de Mme Geoffrin, qu'elle traitera d'« omelette au lard », son salon mêle la haute noblesse à l'« intelligentsia ». Laissant les peintres et Diderot à sa rivale, elle prend la cour et l'Encyclopédie dans son appartement du couvent des Filles de Saint-Joseph, rue Saint-Dominique.

Seul l'ennui est interdit chez cet accélérateur de particules et d'idées trônant, dans ses murs « bouton d'or », au milieu de diplomates. Imbattable dans la formule et le portrait, Mme du Deffand domine vite la société. Un règne sans titre, comme celui de Mme du Barry sur Louis XV, comme celui de son sexe sur le siècle. Omniprésente, la femme influence, en



Détail d'« Une soirée chez Mme Geoffrin », de Lemonnier.  
En haut, Mme du Deffand, d'après Carmontelle.

effet, le gouvernement, l'Académie, les ambassades. Boucher la peint jusqu'au tournis ; les meubles eux-mêmes imitent ses courbes. Un culte souvent limité à l'épiderme, mais qui a aussi donné à la société un piquant, une politesse, un moelleux perdus depuis.

Même à son zénith, Mme du Deffand n'a jamais fait l'unanimité. Son intelligence intimidait, et Rousseau préféra « le fléau de sa haine à celui de son amitié ». Versatile, elle passe ses dernières années à vomir l'Encyclopédie. On a parlé de sa sécheresse, mais comment oublier son amitié amoureuse pour d'Alembert, ses efforts pour Julie de Lespinasse et sa dévotion quasi maternelle pour Walpole ? Il y avait en elle un désir presque mystique de complicité refréné par une indéfectible méfiance envers autrui, et une lucidité

proche du désespoir. Trouvant tout malheureux, « depuis l'ange jusqu'à l'huître », condamnée à la raison et au sarcasme, elle aurait voulu être « une automate ou une sainte ». En vain. Incapable de s'intéresser aux autres comme de s'en passer, Mme du Deffand en est toujours revenue à elle-même avec une insistance et une vérité dignes de Rembrandt. « Je suis comme la chèvre, disait-elle, là où je suis attachée il faut que je broute. »

Mais, si elle s'est ennuyée tout le temps, elle n'a jamais ennuyé personne. Levée dans l'après-midi et couchée à l'aube, elle a vu défiler chez elle un siècle entier, de Mme de Staël de Launay à Gibbon, de Benjamin Franklin à Mme de Genlis. Une solitude surpeuplée, un climat de serre qui expliquent ses « vapeurs », mais non cette sensation de vide et d'ennui

unique dans un siècle n'ayant plus peur de Dieu et pas encore des hommes. D'où provient cette insatisfaction lancinante dans un pays si content de lui ? Benedetta Craveri y verrait presque une forme supérieure, sublimée de bovarysme. Le doute, comme dans toutes les grandes névroses, demeure.

La cécité n'a apparemment rien arrangé, mais elle a aussi fait naître une cohabitation de dix ans avec sa nièce, Julie de Lespinasse. Un duo ambigu, Julie servant à la fois de camériste et de complice. Deux natures aux antipodes, l'une, fidèle à l'équilibre classique, l'autre, exaltée et préromantique, mais réunies par une même rage de plaire, un même égoïsme. Tous les ingrédients d'une brouille qui mettra Mme du Deffand, vieille, aveugle et blessée, à la merci de Horace Walpole, le sauveur et le bourreau de ses dernières années, qui la punit par où elle avait péché : l'indifférence.

### Toujours un ministre dans sa manche

Snob, anglais et célibataire, inventeur du néogothique et du « roman noir », Walpole a déjà l'esprit wildien. N'ayant rien connu de si curieux, Mme du Deffand tombe enfin amoureuse ; Walpole, lui, n'y voit qu'une source de « gossips », le prétexte à une correspondance réellement conçue comme une œuvre. Mme du Deffand va lui donner les moyens les plus brillants de la faire souffrir. Ce sera, sous l'œil d'un homme qu'elle n'a, à proprement parler, jamais vu, la défaite la plus bouleversante qui soit.

Subtile, bien traduite, la biographie de Benedetta Craveri rend parfaitement la drôlerie, la « prodigious quickness » et le pragmatisme d'une femme ayant toujours eu un ministre dans sa manche. A mi-chemin du pastel et du scanner, le portrait frappe par sa ressemblance, sa dureté aussi. Benedetta Craveri ne se fait guère d'illusions — mais Mme du Deffand a donné l'exemple. Rien ne manque à ce livre, si ce n'est la sexualité, et peut-être la clef de Mme du Deffand. Évitant l'obstacle, l'auteur s'en tient à la psychologie la plus fine, celle d'avant l'invention du « Ich » et du « Uberich ». Mais le remède pourrait, là encore, être pire que le mal. Saluons donc la jeune Italienne, qui, après l'édition des lettres du Deffand-Walpole par l'université Yale, et au moment même où Madeleine Renaud la ressuscite au théâtre, vient dépoussiérer cette grande Française.

CLAUDE ARNAUD ■